

La Russie avait beaucoup changé, mais cette jeunesse du siècle qu'elle arborait fièrement n'était que de façade. Sous le clinquant des inventions, sous l'éclat lisse du métal et du verre, sous les atours occidentaux dont la haute société aimait se parer, ça sentait encore la patate et la vodka, le vinaigre et la misère.

Pour la tsarine, Raspoutine symbolisait l'ancienne Russie, celle, mystique et orientale, qui était née comme une vermine dans les tourbières et les steppes et s'était élevée seule au rang de l'humanité. Il portait les cheveux longs et gras, ses ongles étaient noirs de crasse et il puait un mélange d'alcool et de sueur aigre. Toujours revêtu d'une sorte de soutane tachée mais taillée sur mesure dans des tissus rares, il incarnait l'immensité du pays, sa force sauvage, incontrôlable. Sous la soutane, il ne portait que ses bottes, laissant subtilement deviner les dimensions d'un organe sexuel plus considérable que la moyenne, ce qui expliquait également la fascination des dames de la cour, plusieurs en ayant fait l'expérience avant d'en faire part aux autres.

Andreï était revenu à Saint-Pétersbourg à la hâte, maudissant la lenteur des transports terrestres et les caprices inexplicables des horaires du chemin de fer. En Amérique et en France, on volait comme les oiseaux à bord d'armatures de toiles tendues sur un cadre de bois par des fils de fer.

Pour trouver Raspoutine, il chercha la tsarine et la trouva au palais, qui n'avait guère changé en trente ans. L'or, c'est l'or, peu importe la forme qu'on lui donne. Lorsque Andreï les rejoignit, Raspoutine et la tsarine tenaient conseil. Le moine fou parlait d'une voix basse, concentrée, qui soudain s'interrompit en plein milieu d'une phrase.

Qu'avez-vous ? demanda la tsarine.

Mais Raspoutine ne répondit pas et leva les yeux vers Andreï qui articula prudemment :

Tu me vois ?

Une vision ? demanda la tsarine.

C'est passé, dit Raspoutine en se tournant vers elle. Je ne sais pas. Un souvenir, peut-être. Il se frotta les yeux. Où en étions-nous ?

C'est extraordinaire, pensa Andreï dont le cœur battait douloureusement. Mais au cours des heures qui suivirent, il ne se passa rien de remarquable. Le soir, il accompagna Raspoutine dans ses appartements, où l'attendait sa petite cour personnelle composée de prostituées et d'ivrognes ramassés dans le ruisseau. Un peu plus tard, des membres de la cour arrivèrent incognito pour se joindre à la fête perpétuelle qui régnait en ces lieux.

Plus Raspoutine buvait et plus ses yeux lançaient des éclairs. Quatre musiciens vaguement gitans débarquèrent avec leurs instruments, et le moine se mit à tourbillonner comme un derviche au son de la musique percussive. Cela dura fort longtemps, et c'était en soi un exploit qu'il réussisse à conserver l'équilibre. Il tournait de plus en plus vite, les gouttes de sueur volaient dans la pièce, éclaboussant l'assistance qui avait cessé de danser pour l'observer dans un silence de messe. Après une quinzaine de minutes, obéissant à une logique connue d'eux seuls, le danseur et les musiciens ralentirent progressivement le rythme. Quand enfin il cessa, Raspoutine s'immobilisa très exactement face à Andreï et plongea son regard dans le sien en haussant les sourcils. Pendant quelques secondes il ne se passa rien, puis un peu de sang s'écoula des oreilles et du nez de Raspoutine, qui s'écroula comme une masse sur le sol, inconscient.

Aussitôt, toutes les femmes présentes et quelques hommes se précipitèrent sur le moine pour lécher son sang avec des gloussements de joie. Son sexe en érection soulevait la soutane comme un piquet de tente ; une femme le dégagea de son carcan de tissu et s'y empala en roulant des yeux. Bientôt, tous furent nus, et le moine reprit conscience, hilare, pour se jeter à son tour dans la mêlée dont jusqu'alors il avait été l'enjeu.

Andreï hésitait entre le dégoût et la fascination. Raspoutine avait tourné comme l'aiguille

affolée d'une boussole avant de trouver son nord en la personne d'Andreï. Existait-il entre eux un lien aussi puissant que celui des deux pôles ?

Jean Barbe, *Le travail de l'huître*, Montréal, Leméac, 2008, p. 78 à 80.